

Le Français lui-même blâme le passage que je vous ai cité du discours de M. Caro sur la question des rapports de l'Eglise avec la société moderne.

Voici les observations critiques du Français :

M. Caro, cependant, nous permettra une réserve. Une certaine surprise, quelque inquiétude même, a paru se glisser dans l'auditoire quand il a abordé, sans que la marche logique de sa pensée l'y obligât, la question des rapports de l'Eglise avec la société telle que l'a faite le dix-neuvième siècle; était-il besoin de soulever ce débat ? M. Vitet, comme toutes les âmes généreuses de notre temps, a pu déplorer les malentendus qui s'élevaient entre les esprits sincères, et que des écrivains emportés, ardents, redoublent trop souvent au lieu de dissiper; mais cette modération équitable, ce mutuel sacrifice de prétentions excessives, c'est aux écrivains eux-mêmes qu'il faut les demander, à ceux qui d'un côté ou de l'autre combattaient avec la plume et ne se défendaient pas assez contre les émotions de la lutte. Nous regrettons que M. Caro, en négligeant une distinction qui nous paraît ici nécessaire, ait paru, involontairement sans doute, réclamer de l'Eglise elle-même des concessions à ce qu'on est convenu d'appeler l'esprit moderne. L'Eglise bénit tous les progrès; comme la vérité, dont elle est la gardienne immortelle, elle plane sur tous nos débats, mais elle ne saurait comprendre quelle sorte de concession on peut demander à son dogme, à sa morale, à sa discipline. L'expression, ici, trop générale et trop vague, a légèrement trahi, nous sommes persuadés, la pensée de M. Caro.

L'expédition du Cayor.

Le *Moniteur du Sénégal*, du 23 février, publie ce qui suit :

Pour bien apprécier l'importance des résultats dus aux opérations militaires dont le Cayor vient d'être le théâtre, il n'est sans doute pas inutile d'envisager en quelques mots la situation que préparait à la domination française au Sénégal l'influence croissante d'Amadou-Sékou.

Les paroles et les actes du marabout, depuis quelque temps surtout, ne pouvaient laisser aucun doute sur ses desseins. Le but qu'il poursuivait c'était, — il se plaisait à le dire, — la « dévotion » de son pays par « l'extermination des blancs ».

Si d'ailleurs il était possible de se méprendre sur ses intentions, avant le combat de Boumdou, les documents que son heureuse issue a mis en notre possession ne pourraient plus laisser place à de fausses interprétations. Le nombre des partisans d'Amadou-Sékou allait chaque jour grossissant; on en trouvait partout : dans la banlieue, dans le Oualo et même à Saint-Louis. Ces derniers auraient eu pour mission de mettre le feu aux quatre coins de la ville le jour où ils en auraient reçu le signal de leur chef. Les Français, répétant sans cesse le marabout à ceux qu'il voulait entraîner dans sa cause, n'ont plus d'armée depuis 1870, et je me fais fort d'anéantir, jusqu'au dernier, la poignée d'hommes dont se compose la garnison de la colonie.

Il ajoutait que c'était par le nombre qu'il fallait combattre la faible efficacité de nos troupes, par le nombre qu'il fallait nous écraser; qu'il ne se dissimulait pas que cette œuvre offrirait quelques difficultés, grâce à la perfection de nos armes; mais il promettait « naturellement » aux soldats qui tomberaient victimes de leur dévouement à la cause sainte toutes les joies de la vie future, et à ceux qui survivraient à notre ruine « certaine » la gloire insigne d'avoir accompli, sous son inspiration, la mission qu'il avait reçue d'en haut, à savoir l'extermination des blancs.

C'est ainsi en prêchant une nouvelle croisade contre la population européenne, en allumant le zèle religieux, ou plutôt le fanatisme aveugle des indigènes, qu'il réussit à grouper autour de lui ce nombre imposant d'adeptes dont il a fait ces combattants audacieux et tenaces que nous allons trouver en face de nous.

D'un autre côté, le vide s'était fait dans le Cayor ; les populations terrifiées fuyaient pour échapper aux violences, aux pillages, aux incendies par lesquels le marabout signalait ses excursions. Cette province, devenue déserte, n'offrait plus de productions pour alléger nos transactions. Ainsi se trouvait gravement atteint l'intérêt commercial, le seul qui puisse sérieusement nous attacher au pays.

Il était urgent d'agir; il fallait, sous peine d'abdiquer notre influence, prouver aux populations que nous sommes toujours les plus puissants, et que toutes forces réunies d'Amadou, en dépit de l'appui surnaturel qu'il s'attribuait, ne pouvaient résister à nos armes.

Le 4 février, une colonne forte de 516 hommes d'infanterie, 63 spahis et deux pièces de 4 rayées de montagne, quittait Saint-Louis, à quatre heures du matin, sous le commandement de M. le lieutenant colonel Bégin. Elle séjourna à Mout le 5, et le 6, se mettait en route, après avoir reçu les dernières instructions du chef de la colonie. Elle ralliait bientôt l'armée de Lat-Dior, que nous étions allés à soutenir, et, dans la nuit du 10 au 11, elle campait à Pété village situé à 11 kilomètres au nord de Coki. C'est sur ce point qu'Amadou-Sékou s'était établi depuis longtemps, et en ce moment il l'occupait avec toutes ses troupes. Des renseignements précis représentaient les ennemis comme très-nombreux et très-décidés; on de-

vait s'attendre à une résistance sérieuse.

Le 11 au matin, la colonne éclairée par toute sa cavalerie s'ébranla, marchant sur Coki.

D'après les premières dispositions arrêtées par M. le lieutenant-colonel Bégin, l'armée de Lat-Dior devait s'avancer à la tête de colonne. Mais le peu de hardiesse de la plupart de ses partisans rendit cette mesure impraticable, et on acquit bientôt la conviction qu'il ne fallait pas compter sur les gens du damel pour jouer dans ces circonstances le rôle principal qui, cependant, devait naturellement appartenir à ceux qui combattaient *pro aris et focis*. Force fut donc de modifier l'ordre de marche, et le soin fut confié à Lat-Dior de flanquer la queue de la colonne à gauche. Dès lors, il demeura certain que nos troupes allaient prendre à la lutte la part la plus active et la plus périlleuse.

Le convoi, fortement massé (train, bagages, ambulance, chameaux), était encadré dans nos pelotons habilement disposés, et la colonne s'avancait dans le plus grand ordre, sur un terrain couvert de broussailles, lorsque l'ennemi fut signalé sur le flanc gauche par la cavalerie.

L'ordre était aussitôt donné de former le carré autour du convoi, l'armée de Lat-Dior se plaçant sur les derrières de nos troupes. Bien qu'exécuté avec la plus grande célérité, le mouvement est à peine terminé que le combat s'engage de très-près, à une distance de cent pas environ.

Le nombre des assaillants augmente dans une proportion considérable; les ennemis, cachés dans les herbes, se rapprochant rapidement, visant bien, gagnent du terrain et dessinent un mouvement tournant vers la gauche, dans le double but de nous couper la ligne de retraite, et en évitant la première face du carré, occupée par l'infanterie et aux volontaires pour atteindre plus facilement le convoi.

Malgré un feu très-nourri de notre part, les tidjanes, protégés par un pli de terrain, continuent leur mouvement, et, bientôt, ils ne se trouvent qu'à quarante ou cinquante pas. Le feu si terrible de nos chassepots et de nos canons semble impuissant à les arrêter. Beaucoup d'hommes sont tués ou blessés, et parmi eux un grand nombre d'officiers.

Les assaillants se montrent de plus en plus audacieux: ils ont complètement tourné une des faces du carré, et le feu s'est engagé depuis quelques minutes entre les gens d'Amadou et ceux de Lat-Dior. Il est à craindre que ceux-ci, repoussés, ne viennent se jeter sur nous et porter dans nos rangs un désordre compromettant pour la sécurité générale.

Dès lors, il est évident que le feu de nos fusils n'est pas suffisant pour repousser ces fanatiques: un mouvement offensif seul peut nous dégager. La charge est sonnée pour une partie des troupes: les cavaliers se précipitent, les tirailleurs s'élançant, entraînant avec eux les disciplinaires. Alors s'engage un combat à bout portant et même corps à corps, les ennemis ayant attendu la charge de pied ferme.

Mais l'impulsion est donnée: la masse des tidjanes, qui se tenait cachée derrière un pli de terrain et qui ne prenait pas une part directe au combat, tourne les talons; l'armée de Lat-Dior, encouragée par notre élan, et par sa position, en mesure d'apprécier mieux que nous le mal que nous avons fait à nos adversaires, se rue sur leur marabout.

A partir de ce moment, la lutte est circonscrite entre les partisans des deux chefs indigènes, les troupes qui avaient pris part à cette charge vigoureuse ayant rallié la colonne. La fusillade s'engage dans les broussailles, et le combat s'éloigne peu à peu du théâtre de la lutte principale. L'ennemi était définitivement repoussé, et la victoire nous était restée.

Après s'être assuré qu'il n'y avait pas de retour offensif à redouter de la part de l'ennemi, M. le lieutenant-colonel Bégin fit reformer la colonne dans l'ordre primitif pour marcher sur Coki, distant de 3 kilomètres.

Des dispositions avaient été rapidement prises pour l'attaque du sagné, lorsque les éclaireurs vinrent annoncer qu'il était abandonné. Nos troupes purent donc, sans coup férir, pénétrer dans cette redoute qu'elles occupèrent militairement.

Pendant la poursuite du marabout se continuait par l'armée de Lat-Dior sur la route du Djofol.

Des nouvelles apportées successivement purent faire apprécier à la colonne l'étendue de son succès. Amadou-Sékou était tué, son armée anéantie; les survivants allaient être inévitablement pris et fusillés par les gens du Cayor. Le nombre d'ennemis trouvés morts s'élevait à 447, dont 399 sur le champ de bataille et 48 sur la route de Coki; 57 chevaux étaient tués et tous les principaux chefs du prophète avaient succombé.

Ainsi notre succès était complet; la question grosse de menaces de la domination du marabout dans le Cayor était vidée en trois quarts d'heure. Nos pertes, il est vrai, étaient considérables; nous comptons 88 hommes blessés dont 9 officiers, et 14 hommes tués dont 1 officier. Mais l'audace inaccoutumée avec laquelle nous avons été attaqués, le courage opiniâtre montré par les tidjanes sous le feu redoutable de nos armes, prouvent surabondamment que cette expédition était nécessaire pour trancher des difficultés que, grâce à la

propagande active d'Amadou, le temps ne pouvait qu'aggraver.

Par la vigueur avec laquelle elle a été conduite et l'importance de ses résultats, l'expédition a jeté les provinces voisines dans une salutaire stupeur. Nous avons tout lieu d'espérer qu'elle aura pour effet de faire rentrer dans le devoir ceux qui, obéissant à des suggestions malsaines, ont par leur attitude et leur attitude hostile, par la mort du prophète et des principaux chefs sous ses ordres, et par l'anéantissement de son armée, elle a ruiné à tout jamais les projets d'une secte fanatique qui, depuis plus de sept ans, menace l'élément européen d'un soulèvement religieux général, ouvrant ainsi pour la colonie une ère de tranquillité durable.

Dans les circonstances difficiles où elles se sont trouvées, les troupes ont été admirables d'entraînement, de discipline et de bravoure. Une noble émulation dans l'accomplissement de leurs périlleux devoirs n'a cessé de régner entre les officiers de tous les grades et de toutes les armes. Heureusement servi par l'intelligence et l'intrépidité qu'il a trouvées dans son état-major et chez les chefs de corps appelés à le seconder, M. le lieutenant-colonel Bégin a vu ses ordres s'exécuter sous un feu meurtrier avec cette assurance et cette précision qui sembleraient être le privilège des vétérans de l'armée: « Jamais, écrit-il, je n'ai vu mieux obéi. » C'est certainement le plus bel éloge qu'un chef puisse faire de ses troupes. Cet officier supérieur, par les sages dispositions qu'il a prises pendant la marche sur Coki, par les mesures opportunes et décisives qu'il a su ordonner aux moments les plus critiques de la lutte, a montré les solides qualités que réclame le commandement militaire et une entente parfaite des choses de la guerre. Le combat de Boumdou lui fait le plus grand honneur.

Un troisième incendie. Hier soir, vers 9 heures, un incendie s'est déclaré rue des Longues-Haies, dans des bâtiments servant d'écuries au sieur Germain Mahieu. La pompe du quartier St-Elisabeth, aussitôt amenée par quelques servants, a fonctionné et les chevaux qui étaient dans l'écurie ont pu être soustraits aux ravages des flammes.

Roubaix-Tourcoing ET LE NORD DE LA FRANCE

Un troisième incendie.

Hier soir, vers 9 heures, un incendie s'est déclaré rue des Longues-Haies, dans des bâtiments servant d'écuries au sieur Germain Mahieu. La pompe du quartier St-Elisabeth, aussitôt amenée par quelques servants, a fonctionné et les chevaux qui étaient dans l'écurie ont pu être soustraits aux ravages des flammes.

Voici le programme du concert offert par la Grande Fanfare de Roubaix à ses membres honoraires, le dimanche 14 mars 1875, à 7 heures du soir, dans le grand salon de Mairie, avec le concours de MM. Deplanck, ténor, Delva, basse, Dusautoir, de la société *L'avenir Lyrique* de Lille, Alp. Vaissier, 1^{er} clarinette de la Grande-Harmonie de Roubaix.

1^{re} PARTIE
1^o Fanfare. — Ouverture de Giralda, ADAM.
2^o M. Deplanck. — *Discrets messages*, ALP. VAISSIER.
3^o M. Alp. Vaissier. — Fantaisie pour clarinette, E. BRISANT.
4^o M. Delva. — *Le Levite*, VIMBUX.
5^o M. Desmadryle. — Air varié pour piston ARBAN.
6^o M. Dusautoir. — Chansonnettes, XXX.
2^{me} PARTIE
1^o Fanfare. — Mosaïque sur *Don Pasquale*, MAILLARD.
2^o M. Deplanck. — Air de Joseph, MÉHUL.
3^o M. Alp. Vaissier. — Air varié pour clarinette, WEBER.
4^o M. Delva. — Page, écuyer et capitaine, MEMBRÉ.
5^o M. Desmadryle. — Fantaisie pour piston, ARBAN.
6^o M. Dusautoir. — Chansonnettes, XXX.
Le piano sera tenu par M. Vandembosche.

Une soirée bachique sera offerte par la Fanfare Delattre à ses membres honoraires, le lundi 15 mars 1875, à huit heures, avec le concours de plusieurs amateurs. En voici le programme :

PREMIÈRE PARTIE
1. Marche, FANFARE DELATTRE.
2. *Notre-Dame de la mer* (Romance), M. HACHE.
3. Chanson, D. B.
4. *La France immortelle* (Romance), M. H. LIBOISSART.
5. Air varié pour clarinette (Klose), exécuté par M. C. HENNEBOIS.
6. Romance, M. O. DUJARDIN.
7. Chansonnette, M. VERGOTTE.
DEUXIÈME PARTIE
1. *Fleur de Corail* (Valse), FANFARE DELATTRE.
2. *Le Rocher noir* (Romance), M. HACHE.
3. Chanson, D. B.
4. *Il ne faut mépriser personne* (Maxime), M. H. LIBOISSART.
5. Thème varié pour Saxophone, exécuté par M. L. KNORR.
6. Romance, M. O. DUJARDIN.
7. Chansonnette, M. VERGOTTE.

Sur la proposition de M. de Saint-Priest, inspecteur général de l'enseignement technique et des Ecoles d'arts-et-métiers, le gouvernement a bien voulu accorder un nouvel et tout spécial encouragement à l'Institut du nord de la France, en accordant quatre bourses d'études à l'école supérieure de commerce, qui forme une des divisions de ce grand établissement.

M. Drioux, vicaire de Saint-Vincent-de-Paul à Lille, est nommé curé de Pradelles, en remplacement de M. Senname, nommé à Millam.
M. Couttenier, vicaire de Berlainmont, est nommé à Saint-Sauve.

La *Semaine religieuse* publie la note suivante sur la Société charitable de Saint-François-Régis établie à Lille, Armentières, Roubaix, Tourcoing, Dunkerque, Douai, Cambrai, Valenciennes, pour procurer gratuitement aux pau-

vres tous les actes nécessaires au mariage :

« On a souvent cherché à faire croire, et on y a quelquefois réussi, que toute personne qui réclamait l'aide de la Société de Saint-Régis abandonnait, par là-même, en sa faveur, les droits qui pourraient lui revenir, par la suite, à toute succession ou héritage, et que la Société parvenait ainsi à couvrir ses frais, sinon à procurer des profits particuliers à ses membres. »

C'est un mensonge absurde, qui semble avoir été inventé pour retarder ou même empêcher certains mariages, dont la célébration était pourtant bien nécessaire.

Nous apprenons qu'un exemple bon à suivre par les employés de toutes les grandes administrations va être donné par ceux de la Compagnie du Nord. Une boucherie coopérative, par actions, a été fondée à Fives, au coin de la rue du Faubourg-de-Tournai et de celle du Long-Pot. Elle doit très-prochainement fonctionner avec le concours moral et l'approbation d'employés supérieurs de l'exploitation. La société compte déjà de 6 à 700 actionnaires.

La Société des Sciences de Lille a élu pour l'année 1875 : président, M. Violette, professeur de chimie à la Faculté des sciences; vice-président, M. Van Hende, numismate; secrétaire-général, M. Terquem, professeur de physique à la Faculté des Sciences; secrétaire de correspondance, M. Du-thilleul, homme de lettres; trésorier, M. Bachy, agronome; bibliothécaire-archiviste, M. de Norguet, naturaliste.

La Commission historique du département du Nord a réélu président M. de Coussemaker, membre de l'Institut; elle a nommé vice-président, M. l'abbé Dehaisne; secrétaire-archiviste, M. H. Rigaux.

M. Vincent, chef de division à la préfecture, qui depuis de nombreuses années remplit les fonctions de secrétaire-archiviste et avait été comme tel l'âme des travaux de la Commission, a été nommé secrétaire-général.

CONVOIS FUNÈRES ET OBITS

Les amis et connaissances de Mademoiselle JULIE DUQUESNE, qui, par oubli, n'aurait pas reçu de lettre de faire part de son décès, sont priés de considérer le présent avis comme en tenant lieu et de vouloir bien assister aux convois et services solennels qui auront lieu le lundi 15 courant, à 10 heures, en l'église Saint-Martin. — L'assemblée à la maison mortuaire, rue de Lille, n° 6. 8442

Cercle catholique d'ouvriers
Dimanche 14 mars. Conférence par M. l'abbé Vassart.

Du charbon : son origine, son importance, épuisement de ses mines; de l'oxyde de carbone et de l'acide carbonique.

Prix de revient des Viandes
DROITS D'OCTROI COMPRIS.

	1 ^{re} QUAL.	2 ^e QUAL.	3 ^e QUAL.
Bœuf	1.54	1.31	1.12
Vache	1.50	1.17	0.84
Taureau	»	»	»
Veau	2.21	1.96	1.76
Mouton	1.70	1.60	1.40
Porc	1.65	1.60	1.55

Roubaix, le 12 Mars 1875.
Le Maire de Roubaix, G. DESCAT.

LETTRES MORTUAIRES ET D'OBIT. — Imprimerie Alfred Reboux. — Avis gratuit dans les deux éditions du *Journal de Roubaix*.

AVIS CONCERNANT LES MILITAIRES DE LA RÉSERVE.

Tous les militaires de la réserve et les gardes mobiles, à partir de la classe 1867 et suivantes jusqu'à la classe de 1873, sont invités à se présenter à la gendarmerie, Place de la Liberté, à l'effet de connaître le corps auquel ils sont affectés et le lieu où ils devront se rendre en cas d'appel à l'activité.

Cette mesure n'implique en rien la prévision d'un appel prochain, que la situation politique ne fait nullement pressager; elle a simplement pour but de désigner aux hommes les corps où ils seront immatriculés.

Comme le nombre de ces jeunes gens est considérable, il leur est recommandé de ne pas oublier de remplir cette formalité très-importante.

Ceux qui ne seraient plus propres au service remettront au Commandant de brigade de gendarmerie une demande à l'effet d'être présentés devant la Commission de réforme, en indiquant la nature de leur infirmité.

Quant à ceux qui seraient absents de Roubaix, les parents sont invités à se présenter en leur lieu et place, pour indiquer où se trouvent leurs fils et pour recevoir la communication qui les concerne.

Ceux des réservistes ou disponibles qui ne se seraient pas encore présentés à la gendarmerie, auraient à le faire le plus tôt possible, le travail dont il s'agit devant être clos vers la fin de ce mois.

AVIS
Un grand nombre d'anciens élèves et d'amis de Monsieur JOSEPH DE PLASSE, instituteur et maître de pension, à Dottignies, ont résolu de lui offrir un BANQUET, à l'occasion de sa nomination de Chevalier de l'Ordre de Léopold. On est invité à souscrire à ce banquet,

qui aura lieu le jeudi 8 avril, à une heure, en la salle du Patronage Saint-Joseph, à Dottignies.

Le prix de la souscription est fixé à 6 francs, vin non-compris.

Les adhésions peuvent être adressées à Monsieur TH. MAHIEU-LERISSON, rue des Champs, à Roubaix.

P. S. — Les adhésions devront être remises avant le 25 mars. 8450

CHOSSES ET AUTRES

S'il est nécessaire, nous désignerons la localité.

La petite ville de ... possède une citadelle, et au pied de la citadelle un écriteau sur lequel on lit ces mots :

« Il est défendu aux habitants de faire paître leurs bestiaux sur les talus des fortifications, ce privilège étant réservé à M. le maire et au commandant de place. »

Un missionnaire prêché dans une église catholique où un côté est réservé pour les hommes, — un autre pour les femmes.

Au milieu du sermon, un murmure de voix se fait entendre. Le prédicateur, se retournant du côté des femmes, s'arrête, et dit :

« J'attends que le bruit ait cessé !

Mais il paraît que c'était le côté masculin qui, cette fois, était fautif, car aussitôt une personne, plus dénuée que les autres, s'écria :

« Mais ce n'est pas nous... ce sont les hommes !

Sans hésiter, le missionnaire répondit : — Tant mieux, ma bonne; ce sera plus tôt fini ! Et il continua son sermon.

VARIÉTÉS

HISTOIRES DE PETITES VILLES

Le percepteur dans l'embarras

Les bureaux s'arrêtaient, au dernier salon, devant un joli tableau de cheval signé Ludovic Flamart. Cette petite toile représentait l'intérieur d'un bureau : un monsieur en robe de chambre est assis à une table où, sur un papier, sont posés les chiffres d'une division. Un autre personnage, vêtu d'une longue redingote olive, le contemple avec de gros yeux hébétés.

Le reproche le plus sérieux qu'on puisse faire à ce tableau, c'est que le sujet ne se devine pas du premier coup d'œil et qu'on a besoin de recourir au livret. Le livret ne donne que ces trois mots : *Fort en calcul*, mais cela suffit et on comprend tout de suite qu'ils sont pris au sens ironique.

On remarque que le calculateur promène autour de lui un regard vague et embarrassé, on s'aperçoit qu'il machonne sa plume et se gratte l'oreille avec fureur; bref, éclairé par ces trois mots, sa physionomie révèle une angoisse telle qu'on ne peut s'empêcher de sourire.

Le tableau est vivant : c'est qu'en effet le peintre, comme on dit, l'a vécu, et ses amis y reconnaissent la scène principale d'une aventure qui lui s'est jadis arrivée.

Vers 1845, Ludovic Flamart était un honnête garçon qui ne manquait pas d'avenir, mais qui manquait de modestie. Ce défaut lui venait d'une imagination ardente jointe à une verve inextinguible.

Il peignait peu, en revanche il raisonnait peinture mieux qu'un critique de grand format, je veux dire plus longuement; en outre, il parlait d'abondance sur n'importe quel sujet : littérature, arts, sciences, hormis pourtant les sciences exactes, qu'il méprisait souverainement. Ludovic se faisait gloire d'ignorer jusqu'aux premières règles de l'arithmétique.

Il passait son temps à rêver des sujets extraordinaires, qu'il n'exécutait pas. En attendant, le futur grand homme peignait la nature morte, et il courait sur son compte par les ateliers une charge dont lui-même riait le premier.

Ludovic, disait-on, avait conçu un tableau splendide, original, un tableau à lui et qui n'avait jamais été fait : *les Quatre Saisons*. Il devait figurer le printemps par des lilas, l'été par des roses, l'automne par des grappes de raisin, et l'hiver par une volée de canards sauvages.

Un seul point l'embarrassait : il ne savait quelle saison choisir pour rendre son idée d'après nature. Au printemps il manquait de raisins, en été de canards, de lilas en automne et de roses en hiver.

Ludovic devait consacrer sa vie à chercher la solution de ce problème, après quoi il mettrait la main à son chef-d'œuvre.

A cette époque, il y eut une recrudescence de politique dans les ateliers. Ce fut pour l'imagination de l'artiste un nouvel aliment, et il mêla aux théories sur l'art les théories républicaines, socialistes, phalanstériennes et autres. Il aborda la grande peinture; il fit plus, il inventa la peinture de l'avenir; qui consistait en la symbolisation des idées démocratiques par des procédés inconnus jusqu'alors.

On n'a jamais pu savoir quels étaient ces procédés. La faute en est à l'administration, qui ne voulut pas confier à Ludovic les monuments de Paris: il promettait de les rendre couverts de gigantesques allégories.

La révolution de 1848 éclata comme le bouquet de ce feu d'artifice. Les révolutions sont en général de rudes moments à passer pour les artistes.

Cette année-là, comme le salon s'ouvrit à toutes les œuvres indistinctement, Ludovic exposa deux grandes toiles,

intitulées *la Passionnelle* et *la Papillonne*. Quelques-uns les regardèrent sans rire; mais les deux étoiles lui restèrent pour compte, et le nouveau gouvernement eut l'ingratitude de ne lui donner aucun palais à illustrer.

Ne sachant pas de métier, et d'autre part ayant usé la confiance de son restaurateur, il se décida pour vivre à chercher une place. Il ferma son atelier, courut les clubs et y pérorait tant et si bien qu'il finit par accrocher l'emploi de percepteur à Saint-Amand-les-Bains.

« Je vais leur montrer un percepteur comme ils n'en auront jamais vu, se dit Ludovic en montant dans le chemin de fer du Nord; ils seront joliment épatés ! »

Il débarqua à Saint-Amand dans un costume où l'art se mariait agréablement à la politique; feutre à larges bords, cheveux longs, col rabattu sur une ample cravate rouge, vareuse et pantalon à carreaux.

A peine installé, il alla faire sa visite à M. le maire et lui tint à peu près ce langage :

« La République citoyenne, ne songe pas seulement à percevoir l'argent de ses enfants : en bonne mère, elle croit que son devoir est de leur donner la lumière en échange de l'or: vous pourriez elle m'a envoyé vers vous. Oui, monsieur, je suis artiste, et j'ai exposé cette année deux grandes toiles, l'une intitulée *la Papillonne*, et l'autre *la Passionnelle*, qui ont fait, j'ose le dire, une certaine sensation. »

Et comme M. le maire le regardait bouche bée, il ajouta :
« Ah ! nous allons révolutionner Saint-Amand ! Avez-vous ici une académie de dessin ? »

« Non, monsieur. »

« Bien, j'en fonderai une. Avez-vous une galerie de tableaux, une musée ? »

« Non, monsieur. »

« J'en fonderai un et, pour le commencer, je ferai hommage à la ville de mes deux grandes toiles. »

Ludovic répéta ces discours avec quelques variantes chez tous les notables, et les Amandinois trouvèrent que la République leur avait expédié là un drôle de percepteur.

Trois jours après, les contribuables furent avertis que la caisse était ouverte. Le père Rondelin, vieux propriétaire riche et maniaque, fut la première personne qui s'y présenta.

Monté comme un chronomètre, le père Rondelin était la régularité en personne. Il se levait à six heures, déjeunait à sept, dînait à midi, soupaît à huit heures et se couchait à dix, depuis trente ans, sans varier d'une minute.

Il passa les intervalles de ses repas dans quatre estaminets qu'il visitait successivement, où il se mettait à la même table, fumait le même nombre de pipes et buvait la même quantité de chopes, — quinze par jour, ni plus ni moins. C'était ce qu'on appelle à Saint-Amand un homme rangé, et il payait ses contributions à jour fixe.

Ludovic jout le rôle et chercha la lettre R.

« Nous disons, fit-il, 539 francs 37 centimes. »

« Je paye par quarts, murmura le père Rondelin. »

« Par quarts ! s'écria l'artiste. Ludovic avait obtenu son emploi sans subir l'examen de capacité qui eût été de rigueur en d'autres temps. Pensant que qui peut le plus peut le moins, et qu'un peintre de sa valeur ne pouvait manquer d'être un excellent receveur des contributions, il ne s'était pas autrement préoccupé de se mettre au fait de sa besogne. »

Il resta confondu devant le chiffre fatal. Une idée venait de traverser sa cervelle comme une décharge électrique. Il avait une division à faire; or, quand il se vantait d'ignorer les quatre règles, le malheureux ne disait que trop vrai.

Il chercha à rappeler ses souvenirs. Il voyait vaguement avec les yeux de l'esprit, sur son traité d'arithmétique tout maculé, la ligne perpendiculaire coupée à angle droit par une ligne horizontale : c'est là que se posaient les chiffres, mais dans quel ordre ? Il retrouvait tout au fond de sa mémoire les mots de dividende, de diviseur et de quotient, mais quel était le sens de ces termes ?

Il se mit à mâcher sa plume et à se gratter la tête. Mille pensées s'y croisaient, rapides comme des éclairs et elles aboutissaient toutes à celle-ci : « Après s'être présenté comme un homme supérieur, échouer misérablement sur une division ! Qu'allaient penser de lui les naturels de l'endroit ? Que dirait-on à Paris ? En fallait-il davantage pour être destitué comme incapable ? »

Une sueur froide perlait sur son front, il leva les yeux et vit la figure bête du père Rondelin, qui le regardait sans pitié. Il se rappela Claude Frolo, le redoutable gouthier au haut des tours de Notre-Dame.

La figure du père Rondelin lui semblait aussi formidable que le visage de Quasimodo. Il baissa les yeux sur son papier, le nombre 539,37 y lisait en caractères de feu.

Il chercha à faire l'opération de tête, la manière de gens qui ignorent l'arithmétique; mais outre qu'il n'avait aucune habitude du calcul mental, il était si troublé qu'il avait beau recommencer, il s'embrouillait constamment.

Il fit un demi-tour sur sa chaise, touloussa, cracha, se moucha, déchira son papier, le roula en boulettes et... il ne trouva rien.

« Pascal a inventé la géométrie, se